

Cash têtes

Conor Evans

Cash têtes

Option sur action

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13638-7

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Partir ? Rester ?

– Monsieur Rony ! J’ai déposé une épaisse enveloppe sur votre bureau, lui avait annoncé la femme de ménage en le croisant dans le jardin, vers 18 heures.

L’enveloppe contenait un DVD et quelques feuillets dactylographiés. Avait été rajoutée la photocopie d’une carte géographique où dominait la couleur verte. Et surtout, surtout... Tout en fin du document, le petit mot : « *Je compte sur ta discrétion. Je compte sur toi. Affectueusement. Fabio.* » La signature et le nom de son grand-père ! Après dix ans de silence et de séparation.

Le chèque de deux cent mille dollars, au nom de « Rony Diez de Vegas », qui accompagnait ce dossier, était par contre tellement énorme qu’il en perdait toute valeur. Une vraie blague.

Sauf que... Avec Fabio, le plus extraordinaire était possible. Car en matière financière il ne plaisantait jamais. La preuve : au bout de dix années d’absence il ressurgissait tel un revenant à la tête d’une holding¹. Le chèque n’était pas une blague. Si Rony acceptait la mission il pourrait l’encaisser.

Sans vraiment qu’il s’en rende compte, sa main se mit à trembler. Il dut s’asseoir avant de lire dans le détail ; boire un verre d’eau avant de découvrir sur l’écran de télévision les images colorées d’un reportage amateur.

1. Société financière qui contrôle plusieurs sociétés.

Le vol zébré d'un papillon tacheté noir et jaune traversa d'abord l'écran. Puis défilèrent les images d'enfants gonflés de vie. Ils chassaient les insectes dans de grands éclats de rire au bord d'un fleuve marron. Sans transition, suivirent des images discordantes : un quartier d'affaires ultramoderne, de grands hôtels avec piscines, une « highway » parcourue de voitures décapotables... Enfin, pour emballer le tout, quelques images de forêt amazonienne.

Lorsque l'écran bleu illumina à nouveau la pièce, Rony reprit l'enveloppe dans les mains, la tourna, la retourna. Les timbres avaient été oblitérés « Brasilia ». Mais l'adresse, en tête de la lettre qui accompagnait le dossier et le DVD, portait le nom de « MARANTHAO ».

Après avoir repris ses esprits, il se rendit sur Google pour chercher quelques informations sur ce pays neuf. « *MARANHÃO*, ou L'ANCIENNE FRANCE ÉQUINOXIALE » avait affiché le moteur de recherche. Mais, de « Maranthao » rien. Nada.

Comme à son habitude, il dîna seul du repas déposé par le traiteur. Sans réel appétit. La question à double sens qui le harcelait, « Partir ? Rester ? » l'empêchait d'entreprendre quoi que ce soit. Toute son existence, tout son avenir semblaient tenir dans ces deux mots. Et pourtant ! Cette collaboration avec son grand-père ne lui prendrait pas plus que la durée des grandes vacances. Deux mois grand maximum.

Sauf que... Au fond de lui, Rony avait la déjà la conviction que s'il se faisait happer par cette histoire, sa vie en serait certainement bouleversée pour longtemps. Parce que le destin emprunte des chemins très bizarres pour venir à notre rencontre. Parce que la demande que détaillait Fabio dans le document annexe n'était pas très banale.

De retour dans le grand salon luxueux et raffiné que sa mère avait entièrement décoré en style Art déco, Rony s'avança jusqu'à

la haute fenêtre ouverte sur le jardin. En cette chaude soirée de juin, par-dessus la rumeur parisienne, sonnèrent les huit coups de vingt heures. Le soleil basculait doucement derrière l'Arc de Triomphe, le buisson de roses qui dissimulait le mur du rez-de-chaussée exhalait ses parfums entêtants dans l'ombre retrouvée. Cette soudaine pénombre déclencha d'ailleurs l'allumage automatique des deux projecteurs orientés sur la haute grille noire opaque et fermée qui donnait sur l'avenue. « L'avenue Foch ». « L'avenue Foch » ! Certainement l'avenue où se concentraient les plus grandes fortunes en France.

L'hôtel particulier dans lequel il avait grandi avait autrefois été le siège de la banque « *Diez de Vegas* ». Fondée par son grand-père, la « *DDV* » établit sa renommée sur d'excellentes performances financières et surtout sa discrétion. Et ce, jusqu'à la mort de l'épouse du fondateur, il y avait une dizaine d'années de cela. Ce deuil ébranla le veuf et avec lui tout l'édifice qu'il avait construit. Car Fabio décida de *changer* d'existence. En quelques semaines, il passa la main en transmettant la totalité de ses titres, par donation, à sa fille unique : Rosaline. Et indirectement, bien sûr, à son « gendre » : Nicolas Walsh-Serrant¹.

Les disparitions de sa grand-mère et de son grand-père, à quelques semaines d'intervalle, plongèrent Rony dans le néant. Et pour cause... Son père se sentit les coudées franches et une soif de reconnaissance. Il géra leur fortune, créa « *Gestion privée DDV* », échafauda des montages financiers pour des clients friqués. Par-delà les mers. Et même par-delà les lois.

Son fils Rony ?

– À douze ans on est grand. Il apprendra en se débrouillant. La finance n'est pas une communauté de tendresse, disait-il à ses rares amis.

1. Les parents de Rony sont unis par un Pacs. Pacte civil de solidarité. Contrairement au mariage, le Pacs ne donne pas le droit d'employer le nom de l'autre partenaire.

Quant à sa mère, Rosaline Diez de Vegas... Elle aussi trancha dans le vif. Elle vendit la banque. À un moment, il faut le dire, bien choisi ; la guerre mondiale des banques avait déjà commencé.

Une mutuelle américaine accepta de payer quatre fois les fonds propres.

Ce choc fut bien plus violent pour l'héritière que l'inscription de son père sur la longue liste des disparus. Assise du jour au lendemain sur un tas d'or, elle passa d'un côté à l'autre du monde des arts, cherchant, identifiant les pièces rares, reniflant les opportunités d'affaires, ouvrant une galerie d'art à Paris, une autre à New York, achetant, vendant, changeant de cap... À en perdre de vue sa propre œuvre originale qu'était Rony. Seul exemplaire créé pour tant en pleine euphorie boursière.

Voilà pourquoi, bien que « grand et débrouillard », Rony n'échappa pas à la solitude, à l'incertitude, au chagrin, ni même à la culpabilité. Pour se protéger des non-dits qui hantèrent son enfance, il ferma la porte sur son passé et choisit la littérature plutôt que la vie. On peut dire qu'il fut sauvé par des héros de roman.

Ce qu'il voyait pour l'instant, assis dans l'encadrement de la fenêtre, c'était la double porte noire éclairée par les projecteurs. L'éclairage artificiel lui revenait, éclairant sa silhouette mince, son visage ovale aux yeux verts, sa mèche blonde épaisse.

– Tu sais que tu as un sosie ? lui demandaient souvent ses nouvelles rencontres.

– Joe Flynn¹ plus jeune. Je sais. Et alors ?

Cet « Et alors » signifiait sans le dire que malgré ce même charisme il était seul. D'une solitude blindée. De par le temps que lui prenaient ses études. De par un permanent manque de confiance en les autres.

1. Chanteur folk britannique.

Le gravier se mit à crisser de l'autre côté du jardin. Comme chaque soir, le gardien effectuait sa ronde autour de l'hôtel particulier. Mais, ce soir, Rony eut l'étrange impression d'entendre le pas de Fabio. Souvent il avait passé des après-midi dans son bureau, assis sur le parquet « Versailles », apprenant à lire avant l'heure sur des ébauches de contrats, à compter sur des listes de chiffres. Et de temps en temps, en fin de journée, grand-père et lui sortaient faire le tour du jardin pour humer les parfums des roses.

Ce soir, bien sûr, ce n'était « que » le gardien. Celui-ci le vit et lui fit un signe de la main.

– Ça va ? Fait chaud hein ?

– Ça va !

Rony sourit pour confirmer. Puis, la tête lourde, les jambes engourdis, il se leva pour allumer le lustre et parcourir une dernière fois les feuillets manuscrits. En hochant la tête il s'attarda surtout sur le nouveau profil de son aïeul.

– « Président-Directeur Général » ! Une nouvelle banque à ton nom ! Quelle rage de vivre !

En déposant les papiers sur un guéridon, se posa une fois encore le choix crucial.

– Alors ! Partir ? Rester ?

Déjà, à la première lecture, le fléau s'était mis à pencher nettement dans le sens de la porte. Mais au final, ce qui le décida vraiment fut un simple détail : le cri aigu et prolongé d'un klaxon de voiture de police passant devant la villa. Paris se rappelait à lui dans ses hurlements, son souffle court, son espace rogné.

– Allez ! Cassos.

En deux secondes il venait de décider de rejoindre celui qui « comptait » sur lui. Et puis... Dans ce choix, une chose ne lui déplaisait pas non plus. Il allait enfin regarder son père dans les yeux et lui dire « Voilà papa. C'est l'heure. » Entre eux, il n'y avait jamais vraiment eu de sentiments. Ni même de communi-

tion. Quant à la disparition du papé... D'un accord tacite, par pudeur, ils avaient laissé le sujet dans le tiroir « Secrets de famille ».

– Si l'on apprenait ce qu'est devenu cet illuminé sauvage, perdu dans la nature, ce serait un déshonneur pour toute notre famille, avait une fois seulement proféré le fils du disparu.

Rony s'était alors retenu de rétorquer que, si un autre scandale, plus intime, avait été dévoilé sur la place publique, la disgrâce aurait été encore plus grande. Mais bref ! La décision était prise. Il était soulagé. Cet été, il irait vivre quelque temps avec le « sauvage ». L'image qu'il avait des sauvages était celle d'un feu au milieu de huttes avec des pères et des mères qui tenaient des enfants dans leurs bras. Chose dont lui, enfant, avait toujours rêvé.

Comme pour répondre à sa décision, une porte s'ouvrit avec violence au fond du salon. Ce n'était qu'un courant d'air. Un *appel* d'air. Il frissonna. Une idée se planta dans son esprit comme une flèche. Non. Il ne partirait pas *seul*.

Le courant d'air avait dispersé les feuillets. Il en ramassa certains, en conserva d'autres, se dirigea vers la déchiqueteuse et la mit en route.

Chapitre 2

Deux jours plus tard, mercredi 29 juin 2011,
22 heures 20. Villa « *Diez de Vegas* ».

Dans le silence et l'obscurité de sa chambre Rony faisait face à son visiteur. Un personnage tranchant dans ce décor bourgeois. Cuir noir léger sur un tee-shirt blanc, il balançait une crête d'Iroquois au-dessus de lunettes fumées. Ses joues étaient couleur d'endive. Le léger balancement de sa stature lui donnait le profil d'un type prêt pour l'affrontement. Ce qu'il n'aurait d'ailleurs pas craint. Neuf mois de boxe thaï et quatre kilos de muscles lui avaient donné la pétulance nécessaire pour affronter n'importe qui. Et surtout « les allumés de son XX^e arrondissement ». Rony et lui se rencontraient pour la première fois. Depuis...

Depuis exactement un an et onze jours.

Assis à contre-lumière sur le rebord de la fenêtre, Rony se retourna. L'instant que choisit Laurent pour s'approcher de lui et, d'un geste lent, retirer ses lunettes fumées. Malgré le peu de lumière qui éclairait le visage, il discerna les détails. Sa gorge se serra comme si l'autre l'étranglait. Il aurait aimé baisser les yeux, mais résista. Car il se devait d'affronter la réalité des faits.

– Tu voulais « me voir » Rony ? J'allume mon briquet.

Une flamme jaillit.

Rony se dressa, muet. Sa langue lui sembla de plomb. Il chercha vainement un regard mobile sous la cicatrice qui défigurait une partie du visage. Mais un seul œil le cernait. L'autre œil le fixait sans ciller. Il n'avait plus ni cils ni paupière. Œil de serpent. Rony